

une fête, elle affrontait la mort même. Les plus intimes disaient : elle est sérieuse, cependant ! On voit cela à je ne sais quel air grave qui passe dans son sourire.

En effet, elle avait quelquefois dans les yeux une sérénité singulière qui devait lui venir de quelque force cachée, de quelque grave devoir saintement accompli. Ce devoir devait être le reflet de quelque grande vertu.

Il arriva que la sœur Angélique quêtà un jour pour les pauvres, pour les orphelins qu'avait laissés le fléau. Elle connaissait la générosité de la comtesse Marie, bien qu'elle ne l'eût jamais vue, et se présenta à son hôtel. Apprenant qu'en ce moment la comtesse Marie était entourée de visiteurs et d'amis, elle demanda à être introduite.

La charité est audacieuse, elle étouffe la timidité et brave le monde. La sœur Angélique insista pour entrer ; elle espérait que, parmi les visiteurs et les amis de la comtesse, elle trouverait des cœurs généreux. L'intendant de la comtesse Marie crut bien faire et laissa passer la sœur, qui entra.

En la voyant, la comtesse détourna la tête, et la sœur eut un mouvement de surprise ; puis, comme poussées par un même élan, ces deux femmes s'embrassèrent. Elles se regardaient. Mille choses se croisaient dans ces deux regards : l'amitié, l'admiration, le doute aussi ; cependant les souvenirs se pressaient en foule. Il semblait que deux amies venaient de se rencontrer après une longue absence. On se reconnaissait, on doutait encore, et déjà on avait présents à la mémoire tous les détails d'une longue amitié, d'un dévouement éprouvé. Il y avait, pour la sœur Angélique, une révélation dans cette reconnaissance.

Il fallait un cœur fait aux héroïsmes de la charité pour saisir d'un seul coup le secret de cette femme du monde, dans laquelle la sœur Angélique retrouvait la veuve, la mendiante qui ne parlait pas et qu'elle voyait chaque matin dans la rue avec les autres. Cette brillante et gracieuse comtesse, c'était cette femme voilée, en vieux châle et en gants rapiécés qui, mêlée aux pauvres, écoutait leurs plaintes, surprenait les secrets les plus cachés de leurs douleurs—ce qu'on ne dit qu'à ses pairs—et qui, instruite ainsi, pouvait ensuite remettre à son intendant la liste détaillée des secours à donner.

Marie se faisait mendiante le matin pour être riche le soir avec discernement. Le matin, elle se faisait la sœur des pauvres pour le soir en être la mère. Quand riche, heureuse, élégante, fêtée, spirituelle et admirée, elle traversait le monde, qui donc aurait reconnu en elle la mendiante du matin ? Elle se mêlait à la misère pour la soulager. Elle se mêlait au monde pour l'encourager.

Je sais aujourd'hui cette histoire, parce que la comtesse Marie est morte ; car la sœur Angélique et son intendant ont gardé sur elle le secret tout le temps de sa vie. Elle a disparu dans la paix de Dieu, ne laissant après elle que les confidents de ses sublimes ventures.